

Prélude 3

Sidi Askofaré

Traversée de la religion

Pas plus qu'elle n'est une science de l'inconscient ou du sujet, la psychanalyse ne saurait se définir comme une religion de l'inconscient, du père, du sujet supposé savoir, du sens ou de l'objet *a*. Est-ce dire pour autant que son rapport à la religion soit de non-rapport ?

Si le « sujet de la religion » peut tout à fait être indifférent à la religion, le servant du discours psychanalytique ne saurait être, lui, qu'intéressé à la chose religieuse. Et ce à plus d'un titre.

Au titre de la généalogie de la psychanalyse tout d'abord. Certes, c'est la science moderne qui constitue la condition épistémique mais aussi éthique – *via* Kant – de la psychanalyse. Or, il se trouve que cette science moderne ne surgit pas *ex nihilo*. Elle est précédée par ce dont elle procède : la religion et notamment la *vraie*. Sur ce point, l'écart ou le désaccord entre Kojève et Lacan me paraît secondaire. Que la science procède du judaïsme et de sa pratique singulière de la littéralisation (Lacan) ou du christianisme et de son mystère de l'Incarnation (Kojève), nous restons toujours, pour le moins, dans le champ de la religion et tout particulièrement en terre monothéiste.

En effet, quelle que soit son origine, judaïque *ou* chrétienne ¹, c'est toujours la science, moderne, qui détermine la division expérimentée du sujet de l'analyse entre savoir et vérité, et, par là-même, sert de relais à ce qu'elle exclut en son champ : le Nom-du-Père, la vérité (la castration), la mort, l'amour et le sens.

1. Pour la position de Kojève, on se reportera à son texte de 1964, « Les origines chrétiennes de la science moderne », dans *L'Aventure de l'esprit* (= *Mélanges Alexandre Koyré*), II, Hermann, 1964, p. 295-306. Lacan énonce la sienne dans son séminaire du 3 février 1960 (*Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 147).

Du coup, ces termes suffisent à circonscrire la deuxième raison de l'intérêt de la psychanalyse pour la religion. Et, en l'occurrence, c'est sans doute Lacan qui nous ouvre la voie. Certes, il n'est pas le premier ni le dernier. Néanmoins, si Freud s'est intéressé à la religion, c'est pour l'analyser, la déconstruire, la critiquer, lui donner statut – celui d'« illusion » – et *in fine* pour l'identifier comme un des adversaires, voire ennemis, de la psychanalyse (cf. *La Question de l'analyse profane*). Si nous mettons à part Jung qui s'est placé hors du champ ouvert par Freud, la psychanalyse, il ne reste plus grand-monde. Peut-être Dolto et ses élèves...

Je dirais que c'est incontestablement avec Lacan que la question de la religion va sortir des ornières de la psychanalyse appliquée et s'imposer comme constituante des problèmes cruciaux de la psychanalyse. En effet, non seulement Lacan promeut une conception non triviale de la religion (cf. ses développements décisifs dans « La science et la vérité »), mais il rompt avec toutes les conceptions scientifiques de la religion, y compris celle, raffinée, de Freud qui lui confère le statut d'« illusion ». La religion, pour Lacan, n'est pas illusion, et peut-être même pas névrose, mais elle est symptôme². Thèse à explorer, à développer, notamment pour cerner ce qu'il en est de la fonction de la religion depuis le belvédère psychanalytique.

Le décisif reste, cependant, qu'avec Lacan la religion n'est plus envisagée comme ce savoir, cette pratique ou ce « discours » extérieur avec lequel la psychanalyse aurait un rapport d'hétéronomie, de complémentarité, de séduction, de rivalité ou d'adversité. Le frayage de Lacan aura été, me semble-t-il, de mettre au jour ce qu'il y a de proprement religieux dans la structure comme telle, et du coup dans la psychanalyse elle-même (rapport du Nom-du-Père et de l'inconscient³) et dans une psychanalyse (transfert⁴).

2. « La religion, c'est un symptôme. Tout le monde est religieux, même les athées » (« Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines, Yale University, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, p. 32).

3. « L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu » (*Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136).

4. « Descartes met le champ de ces savoirs au niveau de ce plus vaste sujet, le sujet supposé savoir, Dieu » ; « dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir – [...] – il y a transfert » (*Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 204 ; p. 210).

Certes, la religion ne saurait être réduite à la croyance, et au terme de l'expérience l'inconscient s'avère un « savoir sans sujet ». Il demeure que ce n'est guère ainsi qu'il s'offre à nous au départ et au cours de l'expérience. Et c'est même pourquoi, Lacan le suggère dans sa *Télévision*, l'ex-sistence de l'inconscient au discours analytique fait du « sujet supposé savoir » un des noms de l'inconscient. De sorte que, si « au commencement de la psychanalyse est le transfert », il n'est pas exagéré de définir l'expérience inventée et inaugurée par Freud comme une traversée de la religion.

S'en déduit dès lors et d'une certaine manière ce qu'est une analyse, et ce qui est attendu – et pas toujours atteint – à sa fin : un « athée viable », c'est-à-dire non pas le sujet d'une profession de foi athée, mais celui qui, d'avoir exploré la structure jusqu'au signifiant d'un manque dans l'Autre, est parvenu à réaliser effectivement que « Dieu est inconscient », et que si l'Autre n'existe pas ce n'est qu'en tant qu'Autre de la jouissance.